

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear
within the text. Whenever possible, these have
been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>									

LES FLEURS DE LA CHARITÉ

SOMMAIRE : A nos Zélateurs et Zélatrices — Apprentis-Orphelins, *A. Navesvais* — La Mode dans la Charité, *A. N.* — Lettre ouverte à M. le Supérieur du Patronage de Québec, *E. Piché* — Les boucles de l'abbé Cochin — Poésie de Victor Hugo — Qui donne aux pauvres prête à Dieu, *Ch. Buet* — Vie de M. Le Prévost — De l'influence des journaux sur la santé, *Edl. Ourliac* — La Pauvreté, *Jacopone* — Correspondance.

A NOS ZÉLATEURS ET ZÉLATRICES

Nous commençons avec le présent numéro notre troisième année. On a bien voulu nous témoigner à différentes reprises une sympathie qui nous encourage, et les éloges-venus de personnes autorisées nous permettent de croire que nous avons tenu notre promesse de rendre cette Revue aussi intéressante et utile que possible. Nous voudrions cette année étendre encore notre influence, pour cela il nous faut augmenter le nombre de nos lecteurs. Dernièrement une seule personne nous envoyait une liste de 60 abonnés : quelle belle moisson ! sans prétendre à un si beau résultat, qui ne peut trouver quelques abonnés nouveaux ! Personne ne vous refusera un 25 cents quand vous lui proposerez en retour une lecture intéressante et l'occasion de faire une bonne œuvre. Au travail, cherchons des abonnés.

Apprentis-Orphelins

L'année dernière, un fait auquel j'attachais peu d'importance, me fit songer à une misère que je connaissais déjà, mais que je considérais comme moins commune. Parmi les enfants qui fréquentaient notre école se trouvaient deux frères appartenant à une pauvre famille : on vivait pauvrement, mais enfin on vivait. La mère vint à mourir : le dénuement ne fit que s'accroître davantage, et les pauvres petits portaient sur toute leur personne les marques de leur deuil : à cet air misérable, à ces habits déchirés on pouvait voir que ces enfants n'avaient plus de mère. Quelques mois après, le père était enfermé dans un asile d'aliénés. Nos deux enfants restaient sous les soins de leur sœur aînée âgée de seize ans : cette fois, c'était la misère à tous les points de vue : plus de surveillance, plus de pain assuré, et comme avenir la misère à perpétuité. En effet, on aurait pu placer la jeune fille dans une maison hospitalière,

dans quelque orphelinat ; pour les frères la chose était bien différente : ils avaient plus de treize ans, et les institutions qui recueillent les orphelins ne prennent pas ordinairement d'enfants passé cet âge. Que leur restait-il donc à faire, sinon à vivre misérablement au moyen de quelqu'une de ces industries dont le salaire empêche de mourir de faim, mais qui ne permet jamais de vivre tranquillement ? Il aurait été pourtant si facile de venir en aide à ces enfants. Supposez une œuvre qui donne asile à ces orphelins : ils trouveront là une nouvelle famille, la nourriture, le logement, un foyer en un mot. On les placera dans de bons ateliers, ils pourront ainsi échapper à la misère qui les guette dès leur jeunesse, se préparer un avenir moins incertain. Lorsqu'ils seront en état de se suffire, ils iront gagner leur vie à l'aide d'un métier. Ils seront à l'abri de ces défaillances si communes aux jeunes gens qui sortent des internats à l'âge des passions et tombent bien vite victimes de dangers qu'ils ne connaissent pas ; car ils continueront à vivre dans ces ateliers dans lesquels ils ont grandi.

Cette œuvre existe ailleurs ; elle porte le beau nom de MAISON DE FAMILLE. Que faudrait-il pour commencer ? Un local : le bon Dieu vient de nous l'envoyer. Les enfants ne manquent pas, et, si j'en crois les personnes dévouées aux œuvres de charité, ils sont nombreux ceux qui pourraient profiter de cette institution. Le nid est prêt ; les petits oiseaux attendent, avant d'y chercher refuge, qu'il y ait quelques plumes dans le nid, afin qu'il soit moins froid : ils attendent aussi un peu de grain pour ne plus souffrir de la faim. J'ai promis au bon Dieu de commencer dès qu'il me manifesterait sa volonté en m'envoyant le strict nécessaire pour recevoir des APPRENTIS-ORPHELINS. J'attends avec assurance, car les œuvres de Dieu viennent à leur heure. Il y a des âmes à protéger, des misères à soulager, il y aura certainement des cœurs compatissants pour coopérer au bien à faire.

A. NUNESVAIS, Ptre,
de la Congr. des FF. de S. Vincent de Paul.

Qui possède la vraie charité ne peut voir ses semblables dans le besoin sans leur manifester son amour.

S. VINCENT DE PAUL,

La mode dans la Charité

Il est rare qu'une chose soit si mauvaise, qu'elle ne contienne quelque nuance de bien. La mode n'échappe pas à cette règle. Elle conseille bien des folies, elle inspire des idées parfois ridicules ; elle a cependant un bon côté. Suivre la mode c'est faire un peu comme tout le monde, mais Monsieur et Madame *Tout le Monde* se laissent conduire dans leurs choix par les circonstances, le milieu, la saison plus ou moins froide et quelquefois étouffante. Tenir compte de tout cela n'est pas mauvais. Je voudrais bonifier encore davantage cette inconsistante qui change avec les goûts, et Dieu sait s'ils sont changeants ; pour obtenir ce beau résultat je vous proposerai une charité de circonstance. Quel est donc à cette époque de l'année le bon ton dans la charité ? Le bon ton est de tenir compte des exigences de la saison ; absolument comme vous portez des habits à nuances claires pour l'été et que vous réservez les couleurs plus sérieuses pour l'hiver. Or en ce moment je vois tous les jours des petits enfants me montrer d'un air suppliant des *souvenirs* de chaussures : mais le souvenir est plus qu'insuffisant pour réchauffer ces pauvres petits, pour les préserver de l'eau et du froid. Il me faudra trouver ainsi environ 300 paires de souliers. Songez à ces enfants qui grelottent, en cette saison de l'année, suivez la mode : elle est aux souliers. Le mois prochain elle changera, comptez sur moi pour vous tenir au courant. Remarquez que cette mode n'est pas ruineuse : pour \$1.25 vous pouvez la suivre et payer une bonne paire de souliers à un enfant qui va nu-pieds. Si vos ressources ne vous permettent pas de suivre la mode complètement, vous ferez comme les personnes qui ne pouvant acheter un nouveau chapeau ou la dernière robe, se contentent d'une fleur ou d'un ruban du dernier bon ton. A partir de ce mois je recevrai les aumônes que l'on voudra bien m'envoyer pour chauffer nos petits enfants : tous les montants sont admis. Profitez-en car la mode qui va suivre sera plus coûteuse.

A. N.

Si nous le pouvons, rendons service aux pauvres ; et en exerçant cette charité pensons que Dieu nous fait une grâce au-dessus de nos mérites.

S. VINCENT DE PAUL.

Lettre ouverte à M. le Supérieur du Patronage de Québec

M. le Supérieur,

Jadis je publiais en Irlande une Revue tout aussi suppliante que la vôtre, intitulée " Gems of Charity " ; je vois qu'à Québec sous le ciel bleu de ma patrie les pierres précieuses se sont changées en Fleurs.

Mais ce qui me réjouit davantage c'est que la vôtre n'a pas eu le sort de ne vivre qu'un matin, et qu'elle prend même toute la résistance du diamant qui ne peut fondre. Hélas ! les Gems ont fondu !!

Enfin entre les fleurs et les diamants, la charité est bien placée, ou plutôt ce sont eux qui sont bien situés, car c'est la Charité qui donne l'immortalité aux Fleurs et la splendeur aux rubis, c'est elle qui mieux que cela à Québec fournit du pain et des habits à nos enfants du Patronage.

Vous m'avez fait l'honneur de m'attribuer le tirage de votre dernier numéro ; j'avoue qu'en agissant ainsi vous avez compris toute l'affection que je portais au premier Patronage de ma bien-aimée Patrie, à cette fondation rêvée autrefois sous les ombrages du Séminaire d'Issy, et que le Bon Dieu a fait surgir en se passant admirablement de moi.

Mais en devinant cela, peut-être n'avez-vous pas deviné que j'étais tout aussi pauvre que vous, et n'ayant plus de Gems je ne pouvais pas vous payer le luxe des fleurs, pas même un pauvre petit bouquet.

Et cependant honneur oblige, car c'est imprimé. Le tirage de ce numéro est offert par le Rév. E. Piché, Visiteur des Frères de St-Vincent de Paul !!

Quand on se voit ainsi exhibé au public avec tous ses titres, le cœur doit battre à tout rompre. . . . mais les palpitations de ce pauvre muscle creux n'ont jamais eu l'avantage de remplir la bourse, et le comble de l'émotion ne fait qu'augmenter ma pénurie.

Il ne reste donc plus qu'à me jeter dans les bras de mes compatriotes, et à les supplier de sauver mon honneur, ou plutôt celui de la race canadienne tout entière, car autrement vous auriez peut-être la sainte astuce de dire que le premier Visiteur canadien n'a pas pu payer un tirage des Fleurs de la Charité.

Mais M. le Supérieur, vous allez peut-être publier cette lettre parmi vos fleurs de la Charité, or dans ce cas c'est à mon tour de réclamer.

Car un "Premier-Québec" dû à la plume d'un personnage aussi mis en évidence par votre journal coûte très cher et je doute fort que la caisse tout entière de votre revue puisse faire face à ce luxe littéraire. Voilà donc une autre victime devant le public, c'est le rédacteur des *Fleurs de la Charité* qui ne peut payer son correspondant d'Outre-mer, vraiment nous voici en plein journalisme fin de siècle !!

Or, de même que j'ai imploré la pitié de ma patrie pour moi-même, je l'implore aussi pour vous, car c'est vous qui êtes surtout à plaindre.

Les nombreux bienfaiteurs qui nous entourent savent tous le bien que vous faites : le Patronage de Québec est devenu un centre de charité pour la population pauvre, vos trois cents enfants et plus (1) ont besoin de cette générosité toujours croissante, vos réunions de jeunes gens les mettent à l'abri d'une foule de dangers trop connus dans toutes les villes, et vos frères peuvent à peine suffire à la tâche.

J'espère donc que ce premier appel que je fais pour une œuvre canadienne qui m'est si chère sera entendu comme tous les vôtres et que vraiment votre Visiteur aura payé le tirage 2 Vol. No 12 des *Fleurs de la Charité*, et vous pourrez garder son salaire !!!

EMILE PICHÉ, Prêtre,

de la Congr. des Frères de S. Vincent de Paul.

Québec, 21 août 1898.

Les boucles de l'abbé Cochin

Un jour qu'il passait dans la rue, fort pressé de monter en chaire, car un sermon était pour lui le rendez-vous des âmes et il ne voulait pas y arriver en retard, une vieille femme l'arrête en s'écriant :

" Ah ! Monsieur le curé, accordez-moi encore un secours, je suis plus malheureuse que jamais !

— Je vous donnerais volontiers, dit le curé, mais je n'ai plus rien.

(1) Nous avons cette année 335 enfants qui fréquentent notre école.

— Monsieur le curé, répliqua la sollicitieuse en s'attachant à ses pas, donnez-moi, je vous en prie ! Les boucles d'argent de vos souliers me feraient vivre plusieurs jours !

— Vous avez raison ! ”

Et aussitôt il se baisse, ôte ses boucles et les donne à la pauvre femme.

“ Mais, ajoute-t-il, on pourrait croire que vous les avez dérobées ; venez avec moi chez un marchand ; je les vendrai et vous en aurez le prix. ”

Les boucles sont vendues, la somme est comptée ; puis il court de toutes ses forces pour regagner l'église. On le savait d'une scrupuleuse exactitude, et chacun s'inquiétait déjà ; le curé, haletant, s'essuyant le front, commence par s'excuser, et raconte simplement ce qui l'a retenu. Lorsqu'en descendant de chaire il fit, selon sa coutume, la quête lui-même, chacun mit dans la bourse des boucles, des chaînes, des bagues, et les pauvres, ce jour-là, furent assistés pour longtemps.

CHOSE VUE EN UN JOUR DE PRINTEMPS

Entendant des sanglots, je poussai cette porte.

Les quatre enfants pleuraient et la mère était morte.

Tout dans ce lieu lugubre effrayait le regard.

Sur le grabat gisait le cadavre hagard ;

C'était déjà la tombe et déjà le fantôme.

Pas de feu ; le plafond laissait passer le chaume.

Les quatre enfants songeaient comme quatre vieillards.

On voyait, comme une aube à travers les brouillards,

Aux lèvres de la morte un sinistre sourire ;

Et l'aînée, qui n'avait que six ans, semblait dire :

“ Regardez donc cette ombre où le sort nous a mis ! ”

Un crime en cette chambre avait été commis.

Ce crime, le voici : — Sous le ciel qui rayonne,

Une femme est candide, intelligente, bonne ;

Dieu, qui la suit d'un regard attendri,

La fit pour être heureuse. Humble, elle a pour son mari

Un ouvrier ; tous deux, sans aigreur, sans envie,

Tirent d'un pas égal le licou de la vie.

Le choléra lui prend son mari ; la voilà

Veuve avec la misère et quatre enfants qu'elle a.

Alors elle se met au labeur comme un homme.
Elle est active, propre, attentive, économe ;
Pas de drap à son lit ; pas d'âtre à son foyer ;
Elle ne se plaint pas, sert qui veut l'employer,
Ravaude de vieux bas, fait des nattes de paille,
Tricotte, file, coud, passe les nuits, travaille
Pour nourrir ses enfants ; elle est honnête enfin.
Un jour, on va chez elle, elle est morte de faim !

O Dieu ! la sève abonde, et, dans ses flancs troublés
La terre est pleine d'herbe, et de fruits et de blés,
Dès que l'arbre a fini, le sillon recommence ;
Et, pendant que tout vit, ô Dieu, dans ta clémence,
Que la mouche connaît la feuille du sureau,
Pendant que l'étang donne à boire au passereau,
Pendant que la nature, en ses profondeurs fauves,
Fait manger le chacal, l'once et le basilic,
L'homme expire ! — Oh ! la faim, c'est le crime public ;
C'est l'immense assassin qui sort de nos ténèbres.

Dieu ! pourquoi l'orphelin, dans ses langes funèbres,
Dit-il : " J'ai faim ! " L'enfant, n'est-ce pas un oiseau ?
Pourquoi le nid a-t-il ce qui manque au berceau ?

VICTOR HUGO.

Qui donne aux pauvres prête à Dieu

CONTE HINDOU

L'homme blanc mange et boit tout le long du jour.
L'homme noir dévore sa misère et son désespoir.

PROVERBE HINDOU,

Un jour, le mendiant Whady méditait et priait, à l'entrée du joli village de Koudjeraï dont toutes les maisons ont été bâties avec des débris de palais, et se mirent dans un petit lac qui baigne les ruines de la somptueuse résidence des monarques chandélas.

Il rêvait peut-être aux splendeurs des temples de Kali et de Mahadéva, qui s'élèvent à peu de distance, et peut-être contemplant-il, avec les yeux de son esprit, l'énorme Nandy, coursier d'Iwara et le Vahar Avatar de Wicnou, gigantesque sanglier monolithe, qui sont adorés dans ces temples.

Il voyait, de là, un groupe de cinq ou six temples réservés

au culte des Tirthankars, récemment rétabli par de riches Séths de la caste des Jaiñas.

A demi couché sous un grand arbre de teck dont les branches touffues l'abritaient contre les rayons du soleil, il roulait entre ses doigts un collier de grosses boules d'onyx, qui faisait sept ou huit fois le tour de son corps.

Il était nu, couvert d'ulcères ; ses cheveux que le fer n'avait jamais approchés tombaient épars sur ses épaules aux chairs crevassées : une barbe hirsute, souillée de bave, cachait sa poitrine, et quand il joignait les mains, il devait entre-croiser ses doigts pour ne pas s'enfoncer dans la peau ses ongles, longs et acérés comme des griffes de tigre.

Ce monstre noir, velu, repoussant, exhalait une odeur infecte.

Cepençant il passait pour un des élus de la Trimourti, aux yeux de ses coreligionnaires, et la rajah (1) de Chutterpore eût volontiers donné la moitié de ses diamants pour l'avoir toujours à ses côtés.

Whady, plongé dans ses réflexions, n'entendit pas le bruit des pas d'un cheval qui sonnait sur la route, dallée de larges pierres. Ce ne fut que lorsque le cavalier interposa son ombre entre lui et le soleil qu'il en fut distrait.

Il souleva indolemment les paupières, et vit devant lui un jeune homme tout vêtu de blanc, à l'anglaise, et qui laissait tomber un regard de mépris sur lui, du haut de son magnifique cheval musulman, harnaché de velours brodé d'or.

Whady reconnut sans peine un voyageur courant le pays à la suite d'une caravane, et s'imaginant découvrir un empire qui touchait à la décadence, depuis longtemps, avant l'ère chrétienne.

Il détestait fort ces ennemis de sa race. Néanmoins il salua l'étranger et lui souhaita la bienvenue, en lui disant :

— Sahib, en quoi peut te servir ton malheureux serviteur, qui n'est pas digne de baiser la poussière de tes souliers ?

Le touriste se redressa avec un orgueilleux contentement de soi.

— En effet, répondit-il du bout des lèvres, tu es plus misérable qu'un chien, vil fakir. Je cherche mes compagnons, ne les as-tu point vus ?

(1) Princesse.

— Je n'ai vu que l'ombre et n'ai entendu que le silence, ô soleil d'Europe, et j'implore néanmoins ta charité !

— Ne saurais-tu travailler au lieu de t'abrutir dans la fainéantise, fakir ? J'ai de l'or plein mes poches, vois.

Il lui montra, en effet, une poignée de pièces brillantes sur lesquelles le mendiant jeta un regard dédaigneux.

— Mais je ne te donnerai pas une roupie, idolâtre, tu en userais pour t'enivrer peut-être, et j'appartiens à la *Royal Society of temperance*, de Londres.

— Tu es chrétien ? demanda l'Indien, dans les yeux duquel brilla un éclair de haine.

— Oui, chien.

— Tu as tort de ne pas me faire l'aumône, chrétien : ton Dieu t'enseigne la charité, et je sais que ce qui sera donné au pauvre mendiant sera rendu au centuple à qui l'aura donné. Va ! et que Bowhanie t'épargne !

L'homme aux habits blancs leva sa cravache sur Whady qui parlait avec trop de hardiesse, mais il se ravisa, n'osant le frapper ; il piqua des deux et s'éloigna.

Le mendiant, resté seul, baissa la tête et pleura : depuis plusieurs jours, il n'avait mangé que de l'herbe, il avait faim, et il souffrait.

Un peu plus tard il vit venir à lui un homme, jeune encore, vêtu avec simplicité, et qui marchait lentement aux côtés d'un vieillard sur les membres amaigris duquel flottait une robe noire.

Ces deux étrangers s'arrêtèrent devant le mendiant qui, faisant trêve à sa tristesse, leur sourit et les salua.

— Bonjour, mon frère, lui dit le plus jeune, que Dieu t'assiste !

Le plus âgé eut des larmes aux yeux, en voyant quelle détresse se peignait sur les traits de l'infortuné :

— Mon frère, lui dit-il à son tour, tu souffres, n'est-ce pas ?

— Oui, dit le fakir, j'ai faim.

Aussitôt ils lui présentèrent, l'un quelques fruits et du pain, l'autre un flacon de liqueur cordiale qu'il mélangea avec de l'eau puisée au lac.

Le mendiant mangea et but en silence.

Quand il eut achevé :

— Les plaies que j'ai sur le corps me causent d'atroces douleurs, dit-il.

Les deux étrangers se regardèrent. Puis ils prirent les voiles blancs de leurs chapeaux, et les trempèrent dans l'eau ; ils s'en servirent d'abord pour laver le mendiant comme ils eussent lavé un enfant à la mamelle ; ensuite ils pansèrent ses plaies, nettoyèrent sa barbe et ses cheveux ; enfin le vieillard, se dépoignant de sa robe légère, la donna à Whady en lui disant :

— Couvre ta nudité, mon frère : voici un peu d'argent, tu auras un gîte à la ville prochaine.

— Qui êtes-vous ? demanda Whady, très ému.

Le vieillard répondit en souriant :

— Je suis un prêtre chrétien, et mon jeune ami est un chrétien d'Europe.

— Etes-vous riches ? demanda encore Whady.

— Oui, répondit le prêtre. Je possède la vérité.

— Mais qu'as-tu des biens de ce monde ?

— Rien.

— Et toi, jeune homme ?

— Rien : mon père et mes sœurs sont dans la misère, à trois mille lieues d'ici, et je les ai quittés pour gagner leur pain et le mien.

— Pourquoi donc m'avez-vous secouru ?

— Parce que tu es notre frère.

— Mais je ne suis pas chrétien !

— Qu'importe ! Jésus est mort sur la croix pour toi comme pour nous, et avant de mourir il a légué au monde son Évangile, qui a pour base ce précepte : *Aimez-vous les uns les autres !*

— Donc, reprit le fakir, vous m'aimez ?

— Oui, puisque tu es notre frère.

Après un moment de réflexion, le fakir poursuivit :

— Il est venu tout à l'heure un homme qui s'est dit chrétien ; je lui ai demandé l'aumône : il m'a refusé, m'a insulté, m'a menacé. Pourquoi a-t-il agi autrement que vous ?

Les deux européens furent un peu embarrassés. Néanmoins, le prêtre répondit en soupirant :

— Il faut lui pardonner, mon frère. Cet homme avait oublié un instant la loi de Dieu.

— Je lui pardonne : mais si votre Dieu vous rend au cen-

tuple le bien que vous m'avez fait, ne lui rendra-t-il pas au centuple le mal qu'il m'a fait ?

— Dieu est juste : il récompense les bons, et punit les méchants.

— Êtes-vous bons, vous ?

— Mon frère, nous sommes de misérables pécheurs, et nous ne comptons que sur la miséricorde de Dieu, et non sur nos mérites.

Whady se leva et, s'adressant au vieillard, il lui dit avec respect :

— Emmène-moi dans ta maison, ô mon père, je veux que tu m'instruises dans ta religion qui est la plus parfaite, puisqu'elle produit des hommes tels que toi.

En cheminant, pour regagner le campement d'où le missionnaire et son ami étaient venus visiter le temple de Kalis, ils virent sur la route un Européen vêtu de blanc, qui gisait inanimé.

Un énorme serpent s'enroulait autour du cadavre, s'acharnant à labourer sa peau, déjà bronzée, de ses crocs venimeux.

— Il n'a pas été miséricordieux ! murmura Whady en le montrant à ses compagnons terrifiés.

Quelques mois plus tard, Whady fut baptisé. Ainsi une aumône avait conquis une âme au Seigneur.

Whady n'était qu'un pauvre volontaire : il possédait à Vizapour une mine de diamants : il enrichit son bienfaiteur, qui, plus d'une fois, depuis lors, médita cette belle parole :

Qui donne aux pauvres prête à Dieu.

CHARLES BUET.

Vie de M. Le Prévost

Fondateur de la Congrégation des Frères de S. Vincent de Paul

Aux membres des Conférences de S. Vincent de Paul, aux prêtres qui pourraient rencontrer des âmes que le Seigneur destine à l'évangélisation des pauvres, aux jeunes gens qui se sentiraient émus par les souffrances morales et physiques des abandonnés, nous offrons cette biographie. Notre intention n'est pas de rentrer dans les détails minutieux de cette vie, mais bien d'exposer simplement les différentes œuvres de charité auxquelles M. Le Prévost a pris une part active et parfois

prépondérante. Nous ferons l'histoire de la charité dans notre siècle plus encore que l'histoire d'un homme charitable.

Jean Léon Le Prévost naquit le 10 août 1803 dans la ville de Caudebec, en Normandie. Il eut le malheur de perdre sa mère peu de temps après sa naissance, et celui qui devait vivre par le cœur et l'intelligence plus que par les forces physiques fut menacé de ne jamais connaître cette douce affection, ces soins délicats qui laissent leur impression à travers la vie entière. En prenant une nouvelle épouse monsieur Le Prévost donna heureusement une mère à son fils Jean et à sa petite sœur.

La jeunesse de l'enfant fut marquée par la maladie : cette complexion délicate fut son partage sa vie durant. Dieu le préparait ainsi à l'exercice de la charité en lui faisant faire de bonne heure le rude apprentissage de la souffrance. Le temps de la formation intellectuelle fut pour lui une nouvelle épreuve. A cette âme sensible et affectueuse il aurait fallu la vie de famille, rien ne pouvait être plus opposé à ses goûts que le pêle-mêle de l'internat, la rudesse d'enfants mutins et la rigueur de la discipline ; dans son intérêt cependant il dut connaître le pensionnat. A seize ans, apprenant la ruine de son père, il rentre chez un avoué afin de soutenir sa famille. A vingt ans nous le trouvons dans l'Université, gagnant sa vie et celle des siens comme professeur. C'est à cette époque que les impressions d'une première communion fervente se réveillent en lui : de la pratique ordinaire des devoirs chrétiens il passe à la ferveur et le sacerdoce semble déjà le captiver : sans les instances de sa famille, il serait entré au Grand Séminaire. Il vint se fixer à Paris et entra dans l'Administration des Cultes dont Monseigneur Frayssinous était ministre.

Les aspirations vers une vie plus parfaite s'évanouirent peu à peu, l'indifférence eut même raison de cette âme aimante ; mais celui qui était l'ami de Victor Hugo, de Sainte-Beuve, trouva une amitié plus utile, car elle était plus chrétienne, en la personne d'un jeune angevin, Victor Pavie. Ce fut à lui que M. Le Prévost annonça son retour à la vie chrétienne. " A l'aide de Dieu, je sors enfin de ces brouillards d'incertitude et de doute, je redeviens croyant, je sens que mes liens se brisent et que je remonte à la vérité ".— Ces ascensions furent rapides, car ainsi qu'il le disait de lui-même : " La faculté d'enthous-

siasme est réelle en moi, et pourrait, par élan, me porter à toute espèce de bien." Nous allons voir la réalisation de cette parole.

LA CONFÉRENCE DE CHARITÉ

Dans les salons qu'il fréquentait, M. Le Prévost fit connaissance d'un homme de bien dont le nom est lié intimement aux origines de la Société de St-Vincent de Paul. Il nous le raconte lui-même. " J'ai fait connaissance de M. Bailly, je m'en applaudis comme bien vous le pensez. Il confie la partie littéraire et philosophique du journal qu'il dirige : *La Tribune Catholique*, à quelques jeunes gens ; et le produit des articles faits par eux est versé dans une caisse pour aumônes, que les jeunes gens eux-mêmes vont porter à de pauvres familles ; c'est une généreuse et pieuse pensée : j'aurai la joie d'y entrer un peu pour ma part. Il y a, en ce moment, ici, un grand mouvement de charité et de foi, mais tout cela, dans la sphère voilée de l'humilité, échappe au monde indifférent. Je me trompe bien, ou de ces catacombes nouvelles sortira une lumière pour le monde : il n'importe, du reste, quelle forme aura le résultat."

Ces jeunes gens étaient les premiers compagnons d'Ozanam, le fondateur de cette Société de St-Vincent de Paul, qui couvre aujourd'hui le monde de ses œuvres admirables. Les conférences furent fondées en mai 1833 et la lettre que nous venons de citer est du 20 août de la même année. M. Le Prévost fut donc un des premiers soldats dans cette armée de la charité. Vers la fin de sa vie il rappelait avec joie dans quelle circonstance il avait été admis dans ce Cénacle d'intimes. " J'ai été présenté, par M. Ozanam. Je suivais, à cette époque, les conférences du P. Lacordaire, au collège Stanislas. A l'issue de l'une d'elles, me trouvant un jour avec un des professeurs, il attira mon attention sur un groupe de jeunes gens qui s'entretenaient ensemble avec animation.

Vous voyez ces jeunes gens, me dit-il, ils sont la merveille de notre temps. Au lieu de se livrer au plaisir, ainsi que leurs condisciples, ils se réunissent pendant les instants de loisir que leur laissent leurs études pour s'occuper d'œuvres de charité et ils vont visiter les pauvres. " J'admire, mais je m'en tins là, et, après avoir quitté le professeur, j'oubliai les jeunes gens.

" Quelques temps après, je les rencontrai dans le restaurant où je prenais mes repas. Ils mangeaient non loin de moi. Ils

étaient ordinairement animés et quelque peu bruyants ; amateur du silence, je les redoutais un peu et n'éprouvais aucun désir de lier avec eux connaissance ; mais un jour, l'un d'eux m'ayant adressé une question, nous échangeâmes quelques paroles : il reconnut bientôt que j'étais chrétien. Ils se dirent ensuite l'un à l'autre : " Mais, si nous propositions à M. Le Prévost d'être des nôtres ? " Ils le firent, et je devins *le huitième.*"

Ce dernier venu exerça bientôt son influence parmi ses jeunes compagnons. Jusque-là on ne songeait qu'à pratiquer la charité, mais on ne semblait pas songer aux développements futurs, ni même à la constitution stable d'une société. Ce fut M. Le Prévost qui proposa aux confrères de se mettre sous la protection de saint Vincent de Paul, d'ajouter son invocation aux prières de chaque séance et de célébrer sa fête. Ce qui ne préoccupait nullement les compagnons d'Ozanam c'était la diffusion de leur société : ils la voulaient prospère, nombreuse, mais jamais l'idée d'aller fonder ailleurs une œuvre similaire ne s'était présentée à leur esprit. Ce fut M. Le Prévost qui prit l'initiative de ce mouvement, à l'instigation de la Sœur Rosalie. Dieu se servit de lui pour répandre à travers le monde l'incendie de la charité. M. Claudius Lavergne, membre de la première conférence, nous a gardé le souvenir de cet événement.

(A suivre)

De l'influence des journaux sur la santé

— Docteur, vous me ferez l'honneur de venir dîner avec moi à l'hôtel. . . .

— Impossible ! j'ai là tout près une inflammation d'entraîlles, plus loin deux congestions cérébrales, une apoplexie qui attend la saignée ; enfin je ne sais combien de spasmes, de vapeurs, de névralgie et de convulsions. J'ai même à constater chez un de nos fonctionnaires, qui demeure à deux pas, tous les caractères d'une hydrophobie.

— Je croyais votre climat sain, dit Germain.

— Quelles complexions tiendraient à ce régime incendiaire ? A peine levés, nos gens ici lisent leurs feuilles, et les voilà le diable au corps, ils ne sauraient déjeuner un jour tranquillement, l'économie en souffre à la longue. Croiriez-vous que notre nation fut longtemps la plus gaie et la plus aimable de l'univers ? Ce n'est plus qu'un peuple d'épileptiques et de mo-

nomanes. Pour quelques-uns de nos concitoyens qui s'en amusent, la multitude souffre involontairement de l'usage établi. Je compte parmi mes clients un fort honnête homme qu'on accusait de voler le trésor public, et sa femme vient d'en mourir de douleur. J'en connais un autre qui est d'un caractère violent et que je traite d'un anévrisme. Il y a huit ans que les feuilles publiques le font passer pour un imbécile, il est bien capable d'en perdre la tête ; mais il est notoire qu'il s'est montré jusqu'alors rempli d'esprit et d'habileté. L'on m'appela l'autre jour auprès d'un jeune homme qui s'était battu pour sa famille publiquement déshonorée, et qui mourut dans mes bras d'un grand coup d'épée. Je ne saurais vous dire le nombre prodigieux de citoyens honorables décriés, insultés, diffamés, et que cette étrange mode prive du sommeil et de l'appétit. Vous avez pu voir comme s'en agitent les gens les plus détachés.

— J'ai vu, dit Germain ; mais dites moi, des flammes si dévorantes ne sauraient sortir que de volcans ; il faut que les hommes qui répandent ces écrits soient terriblement passionnés pour leurs idées.

— Monsieur, c'est selon. Ce sont de bonnes gens, pour la plupart sans instruction, sans gravité, sans conscience qui font une besogne quotidienne de cette perturbation. On écrit après le repas, le cure-dents sur les lèvres, et l'on avise de gaieté de cœur à l'embrasement du pays. Il y a là-dedans de petits jeunes gens qui ne sont pas majeurs. Un méchant propos a tué dernièrement un général octogénaire chargé de gloire et d'honneur. Quand il s'est agi de remonter à la source, on a trouvé que le calomniateur n'avait pas vingt ans, et puis étonnez-vous que le public enrage !

— Je ne m'en étonne point ; mais dites-moi, poursuit Germain dans sa simplicité, pourquoi souffre-t-on qu'il s'écrive, ou qu'il se lise du moins des choses pareilles ?

Le docteur leva sur lui des yeux pleins d'étonnement.

— Sans doute, reprit l'autre avec assurance, que n'empêchez-on un petit nombre de désœuvrés de troubler la paix d'un peuple ?

— Vous voulez rire ?

— Je vous proteste que le cas me paraît trop sérieux.

— Mais, mais, mais. . . Vous n'y songez point. . . Et la liberté de la pensée !

— Eh bien ! qu'est-ce ? voilà un bien grand mot pour un petit objet. La pensée, de sa nature, est une des choses les plus libres qui soient au monde. Autant vaudrait réclamer la liberté de la digestion ou de la circulation du sang.

— Doucement, ne chicanons pas sur les mots. Il s'agit de publier sa pensée.

— Soit ; mais alors il n'en coûte rien de parler exactement, surtout en ces matières brûlantes. A cette idée qu'on les empêcherait de penser, bien des pauvres gens ont pu croire qu'il s'agissait de mettre les menottes à leur entendement.

— Passe pour la plaisanterie ; mais vous concevez qu'il n'est rien de plus utile, de plus digne d'approbation pour les citoyens d'un Etat, que de publier librement leurs pensées.

— Les bonnes, s'entend ; car les mauvaises, comme il est clair, non seulement sont inutiles, mais dangereuses et coupables par conséquent.

ED. OURLIAC.

LA PAUVRETÉ

Doux amour de pauvreté, combien faut-il que nous t'aimions ! — Pauvreté, ma pauvrette, l'Humilité est ta sœur ; il te suffit d'une écuelle et pour boire et pour manger. — Pauvreté ne veut que ceci : du pain, de l'eau et un peu d'herbes. Si quelque hôte lui vient, elle y ajoute un grain de sel. — Pauvreté chemine sans crainte ; elle n'a pas d'ennemis : elle n'a pas peur que les larrons la détroussent. — Pauvreté frappe à la porte des gens ; elle n'a ni bourse ni besace ; elle ne porte rien avec elle, si ce n'est son pain. . . — Pauvreté meurt en paix ; elle ne fait pas de testament : on n'entend point parents et parentes se disputer son héritage. — Pauvreté, pauvrette mais citoyenne du ciel, nulle chose de la terre ne peut réveiller tes désirs. . . — Pauvreté, grande monarchie, tu as le monde en ton pouvoir, car tu possèdes le souverain domaine de tous les biens que tu méprises. — Pauvreté, science profonde : en méprisant les richesses, autant la volonté s'humilie, autant elle s'élève à la liberté. . . — Pauvreté, gracieuse, toujours en abondance et en joie ! qui peut dire que ce soit chose injuste d'aimer toujours la pauvreté ?

JACOPONE DE TODI. (1)

(1) Jacopone, poète italien, naquit à Todi dans la première moitié du XIII^e siècle, fut d'abord juriconsulte distingué, puis après la mort de son épouse rentra chez les Frères Mineurs et mourut en 1306.